

ENTRETIEN AVEC LANCE HEWSON

Muguraș CONSTANTINESCU¹

Professeur à l'Université de Genève, doyen de la Faculté de traduction et d'interprétation de la même université, Lance Hewson est un réputé traductologue, auteur de nombreux articles et ouvrages, couvrant une riche problématique traductologique, allant de la créativité et de la subjectivité, jusqu'à l'analyse globale du texte traduit et à la retraduction. Sa formation a eu lieu, tour à tour en Grande Bretagne, à l'Université d'Oxford, à celle de Londres et en France, à l'Université de Provence, et à celle Université de Montpellier III, Paul Valéry, où il a soutenu en 1987 sa thèse de doctorat portant sur « Les paramètres de la traduction », et en 1996 son habilitation à diriger des recherches.

Parmi ses ouvrages on compte des livres comme *Redefining Translation. The Variational Approach* (avec Jacky Martin), Londres et New York, Routledge, 1991, *L'épreuve de traductologie à l'Agrégation interne* (avec Delphine Chartier) Paris, Ellipses, 2002 et récemment *An Approach to Translation Criticism. Emma and Madame Bovary in Translation*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2011.

De ses nombreux articles ou chapitres de volume, traitant du lecteur, des niveaux de langue, du plaisir de la traduction, de ses métaphores plus ou moins usées, des instruments du traducteur et d'autres aspects de la traductologie, on retient les plus connus : « Images du lecteur », *Palimpsestes* 9, 1995, 151-164, « Le niveau de langue repère », *Palimpsestes* 10, 1996, 77-92, « The Vexed Question of Creativity in Translation », in *Traduire ou Vouloir garder un peu de la poussière d'or*, (Hommage à Paul Bensimon), *Palimpsestes* hors série, 2006, 53-63, « Sourcistes et cibliers », in *Correct/Incorrect*, Arras, Artois Presses Université, 2004, 123-134, « Entre désir et contrainte », in Corinne Wecksteen et Ahmed El Kaladi (éds), *La traductologie dans tous ses états*,

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

Arras, Artois Presses Université, 2007, 117-125, « Madame Bovary : versions anglaises », in Robert Kahn et Catriona Seth (sous la direction de) *La retraduction*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2010, 189-197, « *Still Life*, nature morte : réflexions sur les encyclopédies du traducteur », in Nadia d'Amelio (dir.) *Au cœur de la démarche traductive : débat entre concepts et sujets*, Mons, Éditions du CIPA, 2012, 43-56, « Équivalence, leurre, divergence », in Camille Fort et Florence Lautel-Ribstein (dir.) *Des mots aux actes N° 3. Jean-René Ladmiral, une œuvre en mouvement*, Perros-Guirec, Anagrammes, 2012, 257-270 etc.

M. C. – *Ma première question porte sur votre formation dans des pays différents – Grande Bretagne et France – et ensuite sur votre parcours professionnel qui comprend la France, les Etats Unis et à présent la Suisse, sur votre pratique de plusieurs langues, le français, l'anglais, l'allemand mais aussi le croate. Cette « itinérance » relève-t-elle d'un choix personnel, du hasard, d'un goût pour le voyage et le changement ? A-t-elle une liaison avec votre intérêt pour la traduction ?*

L. H. – Il est difficile, même avec le recul, de comprendre son propre parcours. Le choix personnel y a certainement joué un rôle important, mais le hasard aussi. En tout cas, l'intérêt pour la traduction occupe une place centrale dans ma vie personnelle et professionnelle. J'ai la grande chance de « vivre » la traduction tous les jours : à la maison avec mon épouse et mes enfants nous parlons trois langues ; j'enseigne la traductologie et la traduction. En effet, je ne me lasse pas de m'interroger sur la question de fond qui concerne l'essentiel paradoxe de la traduction : impossible parce qu'imparfaite, et pourtant éminemment possible.

M. C. – *Vous parlez dans vos articles, de manière bien ciblée ou allusive, de la créativité dans la traduction et de ses limites. En quoi consiste-t-elle la créativité du traducteur ? Est-elle réservée aux traducteurs de poésie, de textes poétiques ? Est-elle une solution incontournable dans certains cas ?*

L. H. – C'est une question complexe. La créativité présuppose tout d'abord que le traducteur ne fonctionne pas en mode « pilote automatique », ce qui peut se passer lorsque la traduction semble s'écrire toute seule. Par conséquent, la créativité est surtout mobilisée par un

problème de traduction, là où la solution optimale ne « vient » pas. Elle dépasse le prévisible, mais, pour être validée, ne devrait pas, de par son seul dépassement, transformer le traducteur en écrivain. Comme le disait Antoine Berman, le dépassement guette le traducteur : c'est ce que j'appelle la traduction « ontologique », le travail d'un traducteur qui ne se contente pas de réécrire, mais vise le statut d'écrivain. La créativité n'est certainement pas réservée aux traducteurs de poésie ; toute traduction littéraire peut faire appel à la créativité, comme le peut d'ailleurs certains types de traduction pragmatique, qui exigent des reformulations radicales visant à emporter l'adhésion de leur lectorat. Quant à savoir si la créativité est une solution incontournable, tout dépend de la perspective dans laquelle on se place. Un traducteur passionné par l'œuvre qu'il traduit, dont les conditions de travail sont raisonnables, va certainement explorer les limites de sa langue afin de produire une traduction qui « fait texte » (Berman) ; mais comme on le sait, certains traducteurs ne travaillent pas dans de bonnes conditions, et, en outre, s'il s'agit d'une traduction « alimentaire », ne disposent pas du temps nécessaire à la création...

M. C. – *Et la créativité du traductologue ? Est-elle limitée aux seuls concepts et notions spécifiques ou s'infiltré-t-elle dans son écriture par certaines métaphores, par quelques jeux de mots ?*

L. H. – C'est une excellente question ! Entre certains traductologues, dont les écrits sont de savantes constructions intellectuelles, et d'autres, qui se contentent d'une écriture factuelle et épurée, la marge est grande. La question de l'écriture est primordiale, car, à condition d'avoir quelque chose à dire, elle peut conduire vers un véritable éclaircissement ; mais elle peut aussi être un masque qui essaie, tant bien que mal, de cacher une pensée imprécise ou vide.

M. C. – *Y a-t-il pour vous un lien profond entre la subjectivité et la créativité du traducteur ?*

L. H. – Le traducteur doit reconnaître et accepter sa propre subjectivité afin de s'ouvrir à la créativité. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'utiliser la subjectivité comme prétexte pour valider tout et n'importe quoi, mais de mettre toutes ses ressources linguistiques au service d'une interprétation réfléchie.

M. C. – *Vous avez dédié un très intéressant article aux métaphores de la traduction, en dénonçant la domination de certaines métaphores pendant un certain temps et le risque de freinage qu’elles représentent à un moment donné pour la réflexion traductologique. Quelles sont actuellement, selon vous, les métaphores traductologiques qui font avancer la réflexion sur la traduction ?*

L. H. – La tentation est de répondre : aucune, car la marge de progrès épistémologique offerte par une métaphore est très limitée, dans la mesure où elle se fige petit à petit. Mon article intitulé « Sourcistes et cibliers » avait justement comme but de mettre en cause des étiquettes élégantes mais trop faciles, qui cachent une réalité bien plus complexe. D’une manière plus générale, je pense qu’il faut rester méfiant devant la multiplication de métaphores traductologiques.

M. C. – *Le problème de rendre ou ne pas rendre les niveaux de langue dans le texte traduit s’avère très compliqué, vu le spécifique de chaque langue, sa richesse idiomatique, les valeurs connotatives d’un registre dans une langue et leur absence dans l’autre etc. Auriez-vous une stratégie à recommander dans ce sens à un apprenti traducteur ?*

L. H. – Il est vrai que l’idée de « stratégie » – encore une métaphore ! – est largement employée en traductologie et en didactique de la traduction, sans qu’il y ait de consensus sur le sens à donner au terme ou sur son champ d’action (local, global...). Pour un apprenti, une stratégie doit nécessairement être reproductible ; or, à mon sens, il n’existe pas de stratégie globalement valable (sauf, bien entendu, celle qui consiste à se méfier de prétendues stratégies !).

M. C. – *Dans un très bel article vous faites un véritable plaidoyer pour le plaisir du traduire, pour une expérience « fondamentalement jouissive de la traduction-écriture » que vous considérez comme « acte potentiellement créatif ». Quels sont vos arguments en faveur de cette idée ? Vous êtes vous-même traducteur à vos heures perdues ?*

L. H. – Je ferais un parallèle avec le monde de la musique professionnelle. Certains musiciens perdent le plaisir de jouer, qui devient

« le boulot ». Ce risque guette le traducteur, surtout lorsque les conditions de travail ne sont pas bonnes. J'ai moi-même vécu des frustrations en tant que traducteur pragmatique ; en même temps, il m'a toujours semblé possible de retrouver le plaisir (à condition que le texte s'y prête, bien entendu). Selon moi, une des missions de l'enseignant se résume ainsi : encourager l'étudiant à concevoir et à vivre la traduction comme une expérience jouissive, comme un acte potentiellement créatif.

M. C. – *En de plusieurs théories sur la traduction dont celle de Ladamiral, vous focalisez une de vos récentes études sur la notion d'équivalence que vous trouvez problématique et finalement insatisfaisante. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi ?*

L. H. – Je suis d'accord avec la position de Jean-René Ladamiral, qui souligne la nature fondamentalement tautologique de la notion d'équivalence. Le traducteur, il faut l'admettre, est dans une situation difficile, car, pour décrire ce qu'il projette de faire, ou pour justifier ce qu'il vient de faire, il doit utiliser une étiquette qui reflète son incapacité à produire un texte identique à l'original, tout en validant sa capacité d'écrire un texte qui doit prendre la place de ce même original. Pour l'instant, les traductologues n'ont pas trouvé le terme idéal, et si, en m'inspirant des travaux de Chesterman, j'utilise l'idée de « similarité divergente », j'admets très volontiers que ce n'est pas un terme passe-partout (à proscrire dans les échanges avec un employeur !). En réalité, l'« équivalence » est un leurre, car le concept détourne l'attention de l'essentiel, le fait que chaque traduction est le résultat d'une interprétation qui s'incarne dans une deuxième langue-culture. Ladamiral a raison : le mot « traduction » dit tout.

M. C. – *Vous revenez à plusieurs reprises sur l'importance de l'analyse globale d'un texte traduit à mettre en rapport avec l'analyse des détails, en soulignant qu' « aucune analyse dans le détail n'est valable si elle n'est pas précédée par un regard sur l'œuvre dans sa totalité. » (2003, 301). En exceptant les poésies et les textes brefs, l'analyse comparative de l'original et de sa traduction se fait, souvent, à travers des fragments, même si l'on fait aussi des remarques générales, si l'on jette un regard d'ensemble sur le texte traduit. Le choix des fragments est-il décisif dans une analyse comparative ? Mais leur nombre ?*

L. H. – Le choix des fragments est un acte interprétatif qui devrait, dans la mesure du possible, être en adéquation avec le cadre interprétatif mis en œuvre par le critique. Celui-ci se doit de procéder à un travail d'explicitation, qui clarifie sa propre lecture de l'œuvre. Dans l'idéal, on examine un nombre important d'extraits ; mais sachant que chaque analyse est longue et détaillée, on doit se limiter...

M. C. – *J'ai remarqué que plusieurs fois vous prenez comme objet de votre critique des traductions le texte de Flaubert, Madame Bovary en versions anglaises dont vous faites de brillantes analyses traductologiques. Est-ce pour vous un texte « fétiche » ? Dans votre récent livre sur la critique de la traduction (An Approach to Translation Criticism. Emma and Madame Bovary in Translation, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2011), déjà évoqué, vous prenez comme objet d'analyse les versions françaises du roman Emma de Jane Austen et de nouveau le texte de Flaubert traduit vers l'anglais et vous identifiez plusieurs degrés de divergence entre l'original et sa traduction : divergence radicale et adaptation, divergence relative et similarité divergente sur une échelle qui va de l'interprétation fautive à l'interprétation juste. On peut conclure que la dernière est la stratégie adéquate, juste pour le traducteur contemporain ? Quel est le poids du « potentiel interprétatif » dans l'exploration et la critique d'une traduction ?*

L. H. – Le critique se donne comme tâche de voir si les choix traductifs opérés par le traducteur permettent de procéder à une interprétation juste ou fautive de l'œuvre, selon le cadre interprétatif défini au préalable. Le « potentiel interprétatif » est l'un des paramètres qu'il convient d'intégrer dans ce cadre, sachant que le traducteur peut suggérer des pistes d'interprétation que le critique n'avait tout simplement pas vues... et qu'il validera (ou ne validera pas) selon le cadre interprétatif mis en place. Afin de réfléchir sur la « stratégie adéquate » du traducteur, il convient d'évoquer les conditions de travail de celui-ci, ainsi que le rôle de l'éditeur et de l'éventuel réviseur. *A priori*, tout traducteur vise une interprétation juste ; encore faut-il savoir si l'on lui en donne les moyens. Mary Snell-Hornby avait raison, dans son ouvrage de 1988, d'attirer l'attention des traductologues sur les demandes excessives ou aberrantes des maisons d'édition... Enfin, je ne vois pas en *Madame Bovary* un texte

« fétiche ». Je dirais plutôt que le critique a tout intérêt à travailler sur des romans qu'il aime...

M. C. – *Vous avez récemment fait un éloge de la subjectivité. S'agirait-il d'une subjectivité, maîtrisable par une vision, une théorie de la traduction, implicite ou explicite, du traducteur ? Vous parlez quelque part de « la nature éphémère et subjective de la traduction » (2010, 186). La subjectivité serait-elle donc le côté vulnérable d'une traduction, même dans le cas d'une « grande traduction » ?*

L. H. – Il convient, effectivement, de distinguer entre une subjectivité incontrôlable et incontrôlée, et une subjectivité maîtrisée. La première correspond à ce que j'appelle ailleurs la traduction « mécanique ». La seconde me semble être une condition sine qua non d'une « grande traduction ».

M. C. – *À quoi travaillez-vous à présent ? Quels sont vos prochains colloques, vos conférences en préparation ? Vos articles en chantier ? Vos futurs voyages professionnels ?*

L. H. – Nous en septembre la deuxième journée de notre colloque « Traduire pour le grand public » (après une première journée à Paris en mars et avant la troisième journée à Bruxelles en décembre). Ma communication s'appelle « Auscultation du grand public ». J'ai également en préparation un article sur l'éthique, et un autre sur l'explicitation (suite au colloque de Liège consacré au même sujet). J'ai également un début de projet de recherche en tête, auquel j'espère associer les collègues de Suceava, et qui concerne la traduction de *Madame Bovary* vers une douzaine de langues européennes. Mais il est encore trop tôt pour en dire davantage.

Note :

Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133 / 27.10.2011.